

ALEXANDRE EMBIRICOS

POÈMES  
DE L'ÉGÉE



Bibliothèque Maison de l'Orient



160652

EUGÈNE FIGUIÈRE, ÉDITEUR  
17, rue Campagne-Première, PARIS (14<sup>e</sup>)

Tous droits réservés

## AUBE DÉFUNTE

La brise franche du matin dans la mer pâle  
Vient d'effeuiller la Rose ardente de l'Aurore ;  
Le flot clair est jonché de corallins pétales  
Et des vivants débris sont sur l'écueil sonore.

C'est la vie ! O palais de mensonge, ô nuées  
Flammes, fraîcheurs, parfums, illusions premières,  
L'âpre vent du réel fait en vous des trouées  
Et puis, vous n'êtes plus que vestige et poussière !

Qu'importe désormais, si, de ce choc lucide  
Hors des rêves dissous et des pudeurs ravies,  
Monte comme un soleil implacable et torride  
Le bloc de ta puissance et de ton énergie !

Aux aveuglants rayons du Zénith sans clémence  
Qui ne préfère l'aube avec sa jeune vie,  
Ses flammes d'idéal, ses flores d'espérance  
Et ce qui fuit trop tôt notre âme inassouvie !

## FRESQUE

On ne voit pas la mer de ce vallon tranquille  
Si l'on entend sa voix derrière les cyprès ;  
Mais qu'importent la vague énorme autour de l'île  
Et ses assauts d'écume et les caps délabrés !

Qu'importent dans la mer les vaisseaux qui chavirent !  
Les chiens du vent courant les vagues, ces mouflons !  
Et les marins désespérés sur le navire !  
N'est-il pas toujours frais et serein, ce vallon ?

Ici les fleurs, écume et mousse de la terre,  
Ont parfumé les airs et diapré le sol ;  
Et dans l'azur frangé de cyprès centenaires  
Quelque colombe met la neige de son vol.

Et les fruits lumineux où la flamme et les baumes  
Se sont cristallisés en velours et en miel,  
Ont amassé le suc le plus riche en arômes  
Du sang terrestre, et les plus purs rayons du ciel.

.....

...O vous, les fatigués par la fureur des lames  
Vous que le cabestan et la rame ont meurtris,  
Halez votre voilier sur le sable de flamme,  
Et venez vous étendre en cet Eden fleuri.

Là vous écraserez les splendides corolles  
Sous le poids de vos corps qui sentent le goudron,  
Et puis, vous laverez, sous l'ombrage des saules,  
Le sel de votre barbe et le sel de vos fronts.

L'outre pleine épanchant le jus pourpré des vignes  
Versera dans vos cœurs la flamme de l'été ;  
Et les fruits, veloutés comme un duvet de cygnes,  
Divins, parfumeront votre sang exalté.

Alors, regaillardis, embaumés et superbes,  
Bombant vos torses nus dorés par le ciel clair,  
Et cerclant de vos bras des roses et des gerbes,  
Vous repartirez tous, pleins d'hymnes, vers la Mer.

## PAYSAGE D'AME

Mystérieuse mer qui pars on ne sait d'où,  
J'entrevois ton horreur par-delà cette baie,  
Lorsqu'en la nuit ton flot dont on ne voit le bout,  
Baille entre nos brisants comme une sombre plaie !

Jusqu'aux lointains sommets monte ton hurlement ;  
Et l'écueil qu'est notre île, avant-garde vaillante,  
Reçoit toute la houle et tout l'ébranlement  
Et toutes les fureurs de tes sombres tourmentes !

Les mille dents du flot désagrègent le roc ;  
L'onde a férocement déchiqueté la côte ;  
La tramontane, avec ses beuglements d'aurochs  
A tout déraciné sur nos falaises hautes !

Rien ne verdira plus le granit ravagé !  
Les vastes monts battus sont de hargneux décombres,  
Et sur leurs chauves flancs, le soleil enragé  
Aura beau resplendir, ils seront toujours sombres.

Tout n'est si triste et dur, et rauque, et foudroyé  
Que par toi, formidable et fauve Marteleuse !  
Oui ! tout s'est hérissé, mais vois, rien n'a ployé !  
L'Ile surgit toujours de la vague écumeuse !

L'Ile molle a durci sous tes chocs redoublés,  
Et tu n'as travaillé qu'à ta propre défaite,  
Car le roc, par ta vague énorme, crénelé,  
Rigide maintenant, la déchire et l'émiette.

Et tendant ses récifs, dardant ses dents de fer,  
Arquant ses mille dos puissants — les monts farouches —  
L'âpre Ile vient de t'empoigner par tes crins verts,  
Avec ses mille bras, avec ses mille bouches !

Et dans ta flasque chair elle plonge et retient,  
Comme l'Aigle irrité, sur l'Hydre aux glauques membres,  
Ses caps, horribles becs. Sous les cieux léonins,  
Son frénétique effort, tout entière, la cambre !

O sinistres lutteurs, colossal corps à corps !  
Mer, c'est le châtiment de ta haine éperdue ;  
Et sous le roc cruel vainement tu te tords  
Hurlante, échevelée, effroyable, vaincue !

## MATIN

L'âme du matin clair chante par les oiseaux ;  
Et l'azur virginal, plus doux qu'une prunelle  
Dore au jeune soleil sa jeunesse éternelle,  
Et les glaives du jour percent le sein des eaux.

Une brume diffuse, à l'horizon surnage,  
Et cette vague semble ériger dans les cieux  
Les monts légers que l'aube a faits mauves ou bleus  
Et dont, hors des vapeurs, le front pur se dégage !

Chœurs ailés, doux accords, sons fluides et clairs,  
L'Orchestre que conduit le sauvage Univers,  
Encor mal éveillé — tant douce est l'harmonie —

Avant de se câbrer en des arpèges fous,  
En sourdine, prélude à tes grondants remous,  
O pandémonium discordant de la Vie !

## COLONNES GÉANTES

L'Homme a pris votre marbre au noble Pentélique ;  
Sa main vous arracha de la Nature en pleurs ;  
Mais le Temps justicier, à votre Mère antique  
A rendu ses enfants qu'elle assiège de fleurs.

Vous voilà de nouveau des fragments de nature ;  
Vous semblez les pivots et les axes de fer  
De ce ciel ondoyant, de ces lignes si pures,  
De tout cet horizon, si léger et si clair.

Et même les Soleils terribles de l'Espace  
S'éparpillent, pareils à des gouttes de feu,  
En éphémère pluie à l'entour de vos masses  
Dont l'épaule soutient le dôme noir des cieux.

## I

La Nature éternelle et changeante qui passe  
Qui se revêt de fleurs ou rend les cieux hagards,  
Qui sur vos têtes fait tournoyer les rapaces  
Et sous vos pieds fendus se nicher le lézard,



Le ciel qui tourne autour de vous avec ses nues,  
Ses constellations, sa lune, son soleil,  
Ses rayons caressants, ses tempêtes griffues  
Et ses aubes de flamme et ses couchants vermeils,

Tous les fléaux et tous les dissolvants vertiges  
D'arômes, de couleurs, de formes, de clartés,  
Ne peuvent ébranler, ô rigides vestiges,  
Le port marmoréen de vos solidités.

## II

Ni Janvier, le hurleur, qui sous un ciel de perle  
Met des barbes de givre aux chapiteaux sacrés,  
Ni l'enchanteur Avril qui, au chant de ses merles  
Enfle un flot verdoyant sous vos marbres dorés,

Ni Juin l'incendiaire, épuisant sa folie  
En ces midis auxquels vous seules résistez,  
Ni l'Automne dans sa fauve mélancolie  
N'altèrent la roideur de votre vétusté.

A vos pieds, vainement, les saisons se déploient  
En un cycle éternel déroulant leurs beautés,  
Superbes vous foulez leur tristesse ou leur joie  
D'un semblable dédain, d'une égale fierté.

## III

Or par un soir où le calcaire de l'Hymette  
Saignait d'un sang lilas sur l'azur pâle et clair,  
Et que sur sa divine et molle silhouette  
Se retenait le jour en son dernier éclair,

Devant la passion de ce splendide drame  
Je crus, par un frisson, voir votre groupe mû,  
Et que souffrait en vous une frémissante âme  
Et qu'un murmure errait dans vos marbres émus.

Mensonge, illusion ; plus tard, sous les ténèbres,  
J'ai compris qu'invincible est l'immobilité,  
Que tout meurt à vos pieds et que le Temps funèbre  
Rend insensible ce qui lui a résisté.

## CRÉPUSCULE

Les nuages gonflés par une immense haleine,  
Elargissaient leur pourpre au couchant merveilleux ;  
Et leur floche toison éparpillait sa laine  
En rougeoyants reflets dans le golfe soyeux.

Les houles murmuraient. Leur glauque intumescence  
Doublait le flamboiement féérique du ciel ;  
Et par delà les pics lointains l'incandescence  
S'élevait et croulait de palais irréels.

L'arabesque d'or et le smaragdin losange  
Diapraient ces sanglants oriflammes de Dieu ;  
Et l'âme s'exaltait à croire que les Anges  
Enchantaient de leurs voix ces profondeurs de feu.

Mais en un lac de bleu au couchant de colères  
Palpitait la blancheur ardente de Vénus,  
Avec pour seul reflet sur l'horreur de la Terre  
L'éclat d'un coquillage blanc sur le roc nu !



Nuages légers dans le ciel profond  
Sous les rayons d'or, votre neige fond.

Vous vous enroulez au front de l'Hymette  
Et vous lui versez l'ombre violette ;

Votre vol s'accoude aux coteaux de thym ;  
Vous parlez, peut-être, aux arbres lointains.

Et le jeune pâtre, en la lande avare,  
Parmi ses moutons paissant l'herbe rare,

Se demande quel troupeau fabuleux  
Qui broute à minuit dans les steppes bleus,

Quel bétail géant que l'horreur escorte  
Lorsque l'aube pâle entr'ouvrit sa porte

Surpris par le jour se cabra, s'enfuit,  
Laisant sa toison aux pics de granit !

## ENTHOUSIASME

Je t'ai saisi, Cheval, noir démon qui te cabres  
Sur les blancheurs d'un ciel hivernal et macabre

Par tes beaux crins meurtris !

Et dans ta liberté, sans rênes et sans selle,  
Je t'ai pris sous l'étau de mes cuisses cruelles ;

Puis nous sommes partis !

L'air de glace a reçu le choc de notre fuite  
Comme un brûlant soufflet à sa face maudite !

Hagards, à corps perdu,

Nous étions projetés, tel un vivant bolide,  
Dans le gris bâillement de l'horizon avide

Par tes jarrets tendus !

Tout fuyait devant nous et notre élan immense  
Donnait des mines d'ankylose et de démence

Aux objets entrevus !

Notre passage, ardent la route au sol de marbre,  
Paraissait ébranler les poteaux et les arbres

Et les groupes confus !

L'âpre bise du nord entrait dans ma poitrine ;  
Deux jets bleus jaillissaient de tes rouges narines ;  
    Chaque heurt douloureux  
Sur le roc de tes pieds d'airain et de désastre  
Allumait sur la pierre une étoile et un astre  
    Dans mon crâne fiévreux !

Et notre course folle était un tel vertige  
Qu'il me semblait que par un étrange prodige,  
    C'était ma propre ardeur  
Qui changeait mes genoux en féroces tenailles,  
Et te lançait, creusant à ton flanc des entailles  
    Dans la nocturne horreur !

Et quand nous fûmes hors des cités et des routes  
Où se tordaient en vain les ormes en déroute,  
    Que le gel a fait nus  
Et qui tels d'âpres mains sortant du sol livide  
Se crispaient vainement pour saisir dans le vide  
    Un nuage apparu !

Quand ton galop vola sur une plaine molle,  
Et perdant son tonnerre et ses saccades folles  
    Me fit fermer les yeux ;  
Quand, chassant l'horizon qui sans cesse recule,  
Nous tracions dans l'horreur du tombant crépuscule  
    Des images de feu,

Alors, ivre, je crus ô Bête incendiaire  
Qu'allaient battre à tes flancs deux ailes de lumière,  
Et que Pégase ardent,  
Tu m'emportais vers la terreur des zéniths sombres  
Où ton corps rayonnant vaincrait l'hiver et l'ombre  
Comme un soleil levant !

## L'ILE

Ile heureuse ! Tu mets le printemps des jardins  
Auprès du gonflement des mers retentissantes  
Et tes cyprès gardeurs des troupeaux smaragdins  
Mirent leur cime d'ombre en la vague éclatante.

Ile heureuse ! En le plus désert de tes vallons  
Frémissent les roseaux auprès des lauriers-roses !  
Et dans ta moindre crique, en proie aux aquilons  
Quelque ruisseau roula des pétales de roses.



## DANS LE VAGUE DU RÊVE

Et moi j'allais rêvant sur les plages sonores  
Au murmure charmeur des flots sur les graviers,  
Et l'écume que le couchant irise et dore  
Venait mouiller mes pieds.

Et le vent animait mes cheveux et sur l'onde,  
Sans trêve dispersait tous mes pensers naissants,  
Et rendait mon esprit, plus que l'eau vagabonde,  
Multiforme et changeant !

Et mes yeux se posaient sur l'algue étincelante  
Les frissons, les reflets ; mais je ne voyais pas !  
Mon âme se fondait avec l'ampleur tremblante  
Des infinis lilas !

Mon âme était parfum, mon âme était lumière,  
Mon âme était écume et rythme. Elle vivait  
Dans le crabe, et la fleur, et le sel, et la pierre,  
Et la mer qui rêvait...

---

Alors je m'affaissai sur les immenses grèves,  
Nombreux et frémissant, apaisé, bienheureux,  
Et je laissai leur sable où s'imprimaient mes rêves  
Me cendrer les cheveux !...

## L'ODE SUPRÊME

Les vagues déroulaient leurs strophes rayonnantes  
Qui s'en venaient mourir sur les sables dorés  
En rimes de lumière et d'écume enivrantes,  
Parmi l'amas des goémons échevelés.

Et la mer était verte, et bleue et violette  
Et noire à l'horizon menaçant. Et les cieux  
Arrondissaient au loin leur turquoise discrète,  
Idéale, où meuglait l'aquilon furieux.

Calme des firmaments, turbulence des ondes,  
Rumeurs des rochers creux, souffles, algues, rayons  
Quelle ode universelle, éclatante et profonde  
Montait de votre vie aux multiples frissons ?

Quelle gloire perçait dans l'essor de vos gammes,  
Qui vous faisait frémir dans votre immensité,  
Que chantait votre voix en syllabes de flamme,  
Si ce n'est votre propre beauté ?

## LA MUSIQUE

Musique, cri du cor dans les forêts de l'âme,  
Ne ravives-tu pas les souvenirs pâlis,  
Ces monstres somnolents que réveillent tes gammes  
Derrière le feuillage opaque de l'oubli ?

Mon âme <sup>est</sup> ~~et~~ ton hochet, Musique, comme l'onde  
Est chose obéissante aux caprices du vent ;  
Et dans ta gerbe, fleurs sonores, se confondent  
L'accent viril avec le sanglot dissolvant.

Musique, que ton souffle ardent et pur efface  
La rouille que le doute et que le désespoir  
Laisèrent sur l'acier de mon vouloir tenace ;  
Et disperse à jamais leurs cendres dans les soirs.

Prends-moi dans tes remous, ô fleuve irrésistible,  
Qui pars de notre Terre et va s'unir au Ciel ;  
Entraîne dans tes flots cette âme inextinguible  
Vers les domaines flambloyants de l'irréel !

Vertige captivant, lumière, amour, caresse,  
Tout mon être palpite sous tes baisers clairs ;  
Et dans l'obscurité de mes folles détresses  
Tes radieux accords se gravent en éclairs.

Mais tu fuis cependant, tu meurs, tu t'évapores,  
Mélodieuse fée, au manteau de splendeurs,  
Quand monte et gronde en moi l'éruption sonore  
Et l'invincible flot du Chant intérieur.

•••

C'est lui qui s'en allait vers les lointains sauvages  
Avec des rêves d'or et des gestes de fer !  
C'est lui qui gravissait les rocs noirs des rivages  
Et dont le puissant cri faisait vibrer les mers !

Il hurle et court encor ! Hirsute et formidable,  
L'œil flamboyant, les poings serrés, les crins au vent,  
Qu'il s'embourbe en des lacs ou s'é gare en des sables  
Son courage est toujours frénétique et vivant !

Devant l'humain bétail comme une trombe, il passe ;  
Pour ceux qui vont broutant leur vie, il est le fou  
Qui préfère aux chardons et aux herbes l'espace,  
Et les torrents de l'Alpe aux ruisseaux lents et doux.

Son poil fauve se mêle aux mousses de la pierre ;  
Il étreint les granits ; son héroïque corps  
A la suave chair de la femme, préfère  
L'ensanglantant baiser des rocs, qui griffe et mord.

Son poitrail qu'a bombé le souffle formidable  
Qui bout dans les volcans et soulève les monts,  
Refoule les rochers tels des vagues ; les sables  
Ne peuvent dessécher ses terribles poumons.

Mais lui monte toujours, que son grand songe absorbe ;  
L'inaccessible Pic, ses pieds le fouleront !  
L'Infini s'ouvre à lui, et les astres, ces sorbes  
Des célestes buissons le désaltéreront.

Et lorsqu'il dressera, sur la suprême cime  
Sa stature de gloire et son torse vermeil,  
Avec le monde entier, dans son regard sublime,  
C'est alors qu'il sera plus proche du soleil !

## LES MÉLODIES DE LA LUNE

La lune aux pas feutrés, la lune au plein visage  
Disperse une langueur dans le ciel sombre et bleu,  
Et se penchant pour contempler sa douce image  
Dans le golfe houleux,

En des ravissements sans geste et sans paroles  
Elle voit resplendir — argent, cristal, éclairs —  
Sa prodigalité myriadaire et folle  
Qui danse sur la mer.

La laiteuse clarté qu'épanche à flots son urne  
Efface la splendeur des constellations,  
Et, bel alcyon pâle, elle ouvre au ciel nocturne  
Des ailes de rayons.

Et le vieux cap qui monte en la pâle auréole  
Voit blanchir un par un ses contours affaiblis,  
Et fondre sa roideur sous l'influence molle  
De cette heure d'oubli.



Au bercement du flot, tout est torpide et vague ;  
Et de ces limbes bleus, éblouissant vainqueur,  
Le large et franc reflet de lune sur la vague  
M'entre droit dans le cœur !

## NUAGES

Sur les fleurs des lacs bleus, sur l'écume des mers,  
Vous naissez, ô mes Songes,  
Et vous vous envolerez vers le splendide éther  
En vaporeux mensonges !

Aux nuages pareils, vous moulez dans les vents  
Votre forme changeante,  
Et pommez l'azur de votre essaim mouvant  
Qu'un rayon vif argente.

Parfois vous déchirez sur les réalités,  
Ces rocs aigus et rudes,  
Votre molle blancheur, votre virginité,  
O chères multitudes !

Il vous faut donc monter, Flocons de mon esprit,  
O tumultueux Rêves,  
Plus loin, plus haut toujours, car l'homme vous flétrit,  
Car vous serez mon glaive !

Comme les ouragans s'amoncelant là-haut,  
Jetez partout l'alarme,  
Et qu'un hâle orageux ternisse l'éclat chaud  
Qui faisait votre charme !

Dans le zénith du Songe amassez-vous grondants,  
Porteurs de mes colères,  
Et puis, sur le troupeau des humains outrageants,  
Eclatez en tonnerres !

Nuages pleins d'éclairs, nuages irrités,  
Transformez tout en poudre ;  
Doux Rêves, devenez d'âpres réalités,  
Soyez déluge et foudre !



Tu me dis : « L'oiseau chante, et l'azur en palpite ;  
Les bourdonnements d'or,  
Partis des ruches, vers les fleurs se précipitent  
En de bruyants transports !

La montagne est d'argent, la plaine est d'émeraude,  
La joie est dans le ciel ;  
Oh vois, tout est fraîcheur, tout reluit, l'amour rôde,  
Et l'air fleure le miel.

Dire que l'être est noir, que le monde est un baigne  
C'est un blasphème impur  
Lorsque tout te sourit, même l'âpre montagne  
Et même le fruit sur ! »

— « Hélas ! que peut me faire et le chant et la flamme  
Et les floraisons d'or,  
Et le jeune bonheur que le vent frais proclame  
De ses puissants accords,

Quand en mon propre cœur je porte la révolte  
La haine et les soupçons,  
Et qu'ils font chaque jour d'effroyables récoltes  
Dans mes illusions !

Le monde est clair, dis-tu ; je ne sais ; mais qu'importe  
Puisque mon prisme est noir,  
Et me montre tes papillons en feuilles mortes  
Et ton aurore en soir ;

Puisque je sens monter en moi, marée immense,  
L'éternel endeuillé,  
Pour qui tout est douleur, pour qui tout est souffrance,  
Satan le Foudroyé !

## AURORE

Le pâle azur de la mer immobile  
Est parsemé de pétales de feu ;  
Le ciel frémit. Un souffle langoureux  
Semble éveiller les monts vermeils de l'île.

Le phare austère, avant-garde et vigile  
Est là qui grave un profil ténébreux  
Sur le velours de l'Orient en feu ;  
Le flot murmure au flanc du roc stérile.

Et puis soudain, encor mal éveillé,  
Surgit des flots l'Orbe fauve et mouillé  
En un rictus féroce et hilare !

Et se mirant au monde illuminé,  
Il darde une âpre, une éclatante barre  
— Son sceptre d'or — sur les flots inclinés !

## LE PORT

J'ai connu cette plage alors qu'elle était belle  
Que seuls la fréquentaient les vents et l'Infini,  
Lorsqu'elle était livrée à la vague rebelle  
Et que l'âpre ouragan sculptait ses bleus granits.

Que de fois j'ai nagé dans sa vague impollue,  
Et me suis-je pâmé sur ses sables brûlants ;  
Comme je me glissais, forme halée et nue,  
Par les rugosités de ses grands rocs branlants.

Je demeurais pensif des heures sur la grève  
Où l'algue humide et verte ourlait les sables d'or  
A voir le flot tisser ses dentelles de rêve  
Sans trêve, en déferlant, splendide sur ses bords.

Car tout était divin dans cette solitude !  
La coralline mauve aux flamboyants oursins  
Tapissait les bas-fonds des grottes, où le rude  
Basalte irradiait en reflets purpurins.

Le flot libre et joyeux portait aux promontoires  
La parole des caps du lointain continent  
Et semait le mollusque aux éclatantes moires  
Sur la plage où chantaient les galets rayonnants.

Hélas ! ces temps de gloire ont passé comme un songe !  
Golfe, le temps n'est plus de ta virginité ;  
L'homme t'a transformé dans un lac noir que longent  
Des môles lourds et durs dans leur difformité !

L'homme à posé ses freins sur tes vastes mâchoires ;  
En vain ton flot les mord de son farouche embrun :  
L'àpre fer a dompté ton immensité noire,  
Qui ne peut déchirer le baillon importun !

Et les mâts arrogants ont chassé les mouettes  
Qui de leur vol serein seules peuplaient tes airs ;  
Et se penchant sur l'eau, la grue au poing d'athlète  
Menace des quais noirs la liberté des mers !

.....

O vague qu'attends-tu ! et que te sert ta force  
Si tu n'effaces pas le douloureux affront,  
Toi pour qui les vaisseaux sont de frêles écorces  
Et qui peux comparer aux pics neigeux ton front !

Fonce sur le beau port, enveloppe ces môles,  
Dévaste ces quais, lourds de richesse et d'orgueil,  
Fracasse ces bétons, pulvérise ces tôles ;  
Et qu'il n'en reste plus que de vagues écueils !



D'un monstrueux sursaut soulève ces escadres,  
Crève leurs flancs de fer contre les caps grondants,  
Détruis, des flots captifs et stagnants, le vain cadre ;  
Bave, tonne, vomis ton courroux débordant !

Et puis, profondément, d'un geste titanique,  
Enfouis les débris en tes puissants limons ;  
Et ton flot de nouveau serein et féérique,  
Revêtira tout deuil de ses clairs goémons.

Et si les rudes coups que ton bélier assène  
Sont impuissants contre ces granitiques blocs,  
Pour que rien ne résiste, Océan, à ton choc,  
A ta vague de fer, j'insufflerai ma Haine.

## COUCHANT D'ÉTÉ

Promontoires massifs qu'enchâsse la mer vaste,  
De vos flancs qu'il roussit tout un jour sous le bleu,  
Le soleil qui se meurt a retiré ses feux ;  
Et l'ombre vous estompe avec des gestes chastes.

Cependant, par endroit, quelques rayons ultimes  
Ont laissé, sur la plus saillante des parois,  
Des baisers de lueur vermeille, dans le froid  
Et bleuâtre manteau dont vous revêt l'abîme.

Mais un souffle survient qui vous plonge dans l'ombre ;  
Et le dernier reflet fut si aérien  
Que pour, au front du soir, éteindre son carmin,  
Cette haleine suffit qui gerça le flot sombre.

## ORCHESTRE

Le rauque Violon grince ses sanglots fauves  
Dans les grands bois d'automne ; et les troncs verticaux  
Qui découpent le deuil de leur mystère mauve  
Sur le couchant pourpré en ont gémi l'écho.

Hors de ces noirs piliers sans feuilles et qui tordent  
Sur les tragiques soirs des bras désespérés,  
Le cri du Violon par leurs muettes hordes  
Dit ton angoisse aux cieus, douloureuse Forêt !

Mais soudain, manié par les mains d'un génie,  
Comme la Mer chantant sous les vents agresseurs,  
Le Piano roula ses gammes infinies  
Qui vinrent déferler en houles de splendeur

Et je vis l'Océan versatile et farouche  
Avec ses bonds cabrés et ses apaisements ;  
Le frénétique arpège effarouchait les touches  
Tel un souffle lâché sur les flots écumants.

Et par-dessus les pics amoncelés des lames  
Qui n'a cru voir jaillir l'écarlate Soleil,  
Quand un âpre guerrier verse toute son âme  
Dans le cuivre enflammé d'un grand Clairon vermeil !

Mais, ô Bugles, Tambours, Hautbois, Cistres, Violes,  
De l'Homme et de la Terre éclatant hourvari,  
Qu'ils sont vite dissous tous vos fastes frivoles  
Quand l'Orgue épand à flots la voix de l'Infini !

Et la gaze d'argent de votre mélodie  
Fond mieux que la nuée au geste du ciel bleu,  
Quand chantent ses tuyaux d'Erèbe et d'incendie  
Où souffle la poitrine orageuse de Dieu.

Et lorsque tout s'est tu, que les vagues sonores  
Des gloires et des chocs de la vie ont passé ;  
Lorsque l'éruption des brillants météores  
Que vomit le volcan de l'Orchestre a cessé,

Quand le silence éteint les étoiles de trilles  
Sans cesse s'allumant dans les replis de nuit  
Tumultueuse qui de l'Orgue s'éparpille,  
Et que s'est apaisé le noir remous de bruit,

Il est bien consolant de trouver dans la cendre  
Qu'est le silence après tant de péans défunts,  
Tous les joyaux discrets du souvenir par tendres  
Trémolos que disperse une flûte un à un,

En notes de regret et de mélancolie  
Qu'elle laisse couler dans la douleur des Soirs,  
Ainsi qu'une fontaine épand son harmonie  
Goutte à goutte, en pleurant, au fond des grands Bois  
[noirs.

## LES CAVERNES ABANDONNÉES

Quand la faune, autrefois, florissait dans nos îles,  
Quand le lynx et le loup hantaient les monts brumeux,  
Et que la grue errait aux lieux marécageux ;  
Quand chaque grotte avait ses monstres ombrageux,  
Ils récelaient la vie, alors, nos rocs stériles.

Quand je vais, maintenant, parmi les solitudes,  
Sur les sables lointains, dans les aridités,  
Ou près du golfe noir où les rocs irrités  
Tremblent dans l'eau viride en reflets mordorés,  
Partout dans le désert des promontoires rudes,

Tout est silence. Aucun écho. Rien ne résonne ;  
Pas un signe de vie en cet éboulement ;  
Rien que le sel et l'eau, et le roc tristement,  
Qui grimace, éperdu, un vaste bâillement !  
Et seul, le flot poursuit sa plainte monotone.

Ces antres de basalte avec la gueule ouverte,  
Ces défilés, ces entonnoirs, ces cavités  
Étaient faits pour loger — sombres nids abrités —  
Le vaste oiseau des mers dans leurs aspérités,  
Et la pieuvre géante, et le reptile alerte.

L'homme a tout pourchassé. Vainement tu réclames  
Les enfants qu'on t'a pris, ô vieux cap. Jamais plus  
Tu ne les reverras ! Et tes antres goulus  
Résonneront toujours vides et superflus,  
Tels des corps monstrueux dont on a tué l'âme.



Le sommeil du matin, lourd de rêves étranges,  
Emplissait mon cerveau de ses vagues phalanges,  
Et ta chair chaleureuse était mon doux coussin.  
Lorsque l'Aurore en feu sur les vagues écloses  
Aux fentes des volets allongea ses doigts roses,  
D'un coup je m'arrachai héroïque à ton sein.

Hors des draps parfumés et chauds, vers la croisée,  
Je bondis, et tout nu dans sa baie embrasée,  
J'aspirai l'air marin, plein des frissons du jour.  
Et puis ce fut la mer qui connut mon étreinte ;  
J'y plongeai tout d'un trait et ta suave empreinte  
Aurait dû, dans le flot, se perdre sans retour.

Je poussai vers le large, à travers l'eau de glace  
Jusqu'à de noirs récifs où l'ouragan se lasse,  
Et je hâlai mon corps au grand soleil d'été ;  
Je m'écorchai la peau sur les basaltes rudes,  
Et caressé du vent salin des solitudes,  
Je rêvai dans le calme et dans la majesté.

Mais vers ton corps toujours, revenait ma pensée  
Et brûlait, dans mon sang, une ardeur inlassée  
Car même l'Océan me rappelait ta chair !  
Dans la couleur, la forme et le frisson des choses,  
Je revoyais tes flancs, je revoyais tes roses,  
Et toutes tes beautés éparses dans la mer !





## LE SOLEIL,

L'Orbe rouge a jailli de son berceau humide ;  
Il hésite un instant entre les stratus gris  
Qui vont tranchant parfois son globe de rubis ;  
Et son regard de feu trouble la mer timide.

La pourpre devient or ; de ses flèches splendides  
Il transperce l'émail des verts flots assoupis  
Et voilà qu'à leur sein s'allume un clair tapis  
Où dorment les bijoux nacrés de l'eau candide.

O l'ingénuité de ce flot jeune encor,  
Aux profanes humains dévoilant ses trésors  
Sous le puissant baiser du Jour irrésistible !

Mais l'Astre s'érigeant de son rayon terrible  
Comme d'un bras, sur le nuage de granit,  
D'un fulgurant essor bondit vers le Zénith !

## BORÉE

O violent Esprit d'horreur et de ravage,  
Aujourd'hui te voilà triomphant sous l'azur ;  
Et tes poumons glacés viennent, par souffles durs  
De balayer des cieus la beauté des nuages.

Un vide éblouissant ! Dans les horizons purs  
Ton ululement seul retentit avec rage ;  
Tu as brisé l'essor des lourds oiseaux sauvages,  
Et les monts ébranlés s'adossent au ciel sûr !

Et voici que ton fouet, sombre chasseur, ameute  
Des flots effarouchés les monstrueuses meutes,  
Qui brandissent vers toi les débris des vaisseaux !

Et tu n'as respecté, dans ce flux giratoire  
De l'abîme affolé par ton multiple assaut,  
Qu'un éclatant soleil pour dorer ta victoire !

## TERRE D'EXIL,

Cette mer au flot calme est comme un lac splendide ;  
Rien que des nobles monts autour de sa beauté !  
Et son saphir étreint l'impérissable été  
Des bords mauves à la verdoyante chlamyde.

Les nuages du ciel cabrent leurs formes d'or  
Dans son miroir que leur incandescence accable ;  
Et l'azur réfléchi, rend la vague insondable  
Dont la rive superbe au chaud soleil s'endort.

Et les saules et l'herbe et toute la verdure  
Sont comme le dernier, le languissant effort  
De cette lame, lourde d'algue et sans essor.  
Contre les monts de gloire aux puissantes structures.

Mais les pics flamboyants se mêlent à l'éther ;  
Et les nuages cotonneux qui les caressent  
Sont un baume à leur front encor plein de détresse,  
Encor endolori par la foudre et l'éclair.

L'image des forêts qui plonge aux eaux profondes  
Y confond leurs fucus épais à ses pins verts,  
Et les flots boisés émergent du flot clair  
Vestiges d'un Eden enseveli sous l'onde.

Et mon âme captive errait dans les roseaux  
Qui modulent un râle en ce pays de fièvres ;  
D'étranges fleurs donnaient le vertige des lèvres  
Et de brûlants rayons doraiement les grasses eaux.

O terre de langueur où tout se mêle en l'onde  
Où tout trempe et se perd en sa viridité ;  
Pays de songe où fond toute réalité  
Dans un vertige lent, une torpeur profonde !

Emprisonné sur tes rivages langoureux,  
Que de fois j'ai pleuré ma formidable côte,  
Ma grève crénelée et ma mer sombre et haute  
Dont la rude harmonie emplît l'autre spumeux !

Là-bas j'ai respiré devant l'horizon libre !  
Je n'ai pas eu ces monts, qui pèsent sur le cœur  
Pour obstruer l'air vaste et fouler en vainqueurs  
La mer vivifiante et le gouffre qui vibre !

Là-bas je m'enivrai d'écumes et d'horreur !  
Tous les souffles entraient dans mes poumons avides !  
J'aspirais l'Infini et je lançais au vide  
Un âpre cri couvrant celui du vent hurleur !

Et devant ton eau morte, ô campagne fétide,  
Comme mon cœur a souhaité le jour fatal  
Où l'invincible flot d'un retour sépulcral,  
Nivèlerait l'orgueil de tes sommets splendides !

## LE TEMPLE

Ce temple ionien, s'ouvrant comme une fleur,  
Entre les blocs rugueux de l'ardu promontoire,  
Sur les convulsions sinistres de l'eau noire  
Posa comme un dictame une main de blancheur.

Mon âme aussi se tord en de fauves rancœurs  
Et recèle en son sein de tragiques histoires ;  
Mais dans le gouffre sombre et houleux de mon cœur,  
La Poésie allonge un doux reflet d'ivoire.

Ces abîmes seraient, sans vous, Clartés célestes,  
Comme les autres flots désolés et funestes !  
Mais votre noble image apaise leur rigueur ;

Et le double Ouragan, hostile à vos caresses,  
Ne pourra vous éteindre, ô divines Lueurs,  
Que s'il abat le Temple et chasse la Déesse.



Le sein bleu de la nuit qu'inonde un clair de lune  
Etend son grand silence creux ;  
Et l'on entend le flot peureux  
Qui berce en leur sommeil ombreux  
Les dunes.

Chaque vague se meurt dans les reflets dorés ;  
Et la lune oscille,  
Furtivement dans le grand ciel nacré,  
Et se penche pour voir le fond des flots où brille  
L'Inconnu sacré.

Cette occulte clarté qu'elle cherche dans l'onde  
Moi, par les calmes soirs, je la demande aux cieux ;  
Dans le profond repos où se baigne le monde  
Nous seuls veillons encore avides, anxieux.

Et je scrute à travers la double transparence  
De l'ombre et du silence  
Les gouffres étoilés ;  
Je veux voir la splendeur que doit cacher l'abîme  
Et dont chaque soleil est la parcelle infime.  
O grands cieux dévoilez  
Votre secret divin à mes yeux éblouis !

Mais ainsi que la lune  
Qui croyait découvrir sous les masses d'eau brune  
L'éclat mystérieux des trésors enfouis,  
Et dont les yeux déçus en ces veilles magiques,  
Ne voient au fond des mers que les spectres tragiques  
Des vaisseaux engloutis, mon espoir anxieux,  
Mon espoir qui cherchait les secrets radieux  
Et la joie infinie,  
Et qui sonde inquiet le grand silence obscur,  
N'aperçoit à travers ce diaphane azur  
Et cette féerie,  
Que l'effroi de la Mort, que l'abîme béant  
Et que l'implacable Néant !



## EXHORTATION

Léger ruisseau qui vas parmi les roses,  
Ame fluide et fraîche des jardins,  
Ton vif argent sinueux et badin  
Est plein d'ivresse et de pétales roses !

Comme une abeille en l'herbe tu butines,  
A chaque fleur, chaque rameau rompu,  
Enrichissant d'un arôme de plus  
Ton flot chargé d'exhalaisons divines.

Le gai chevreuil, sous le frisson des arbres,  
Boit ton éclair, un sursaut dans les flancs ;  
Et ton murmure anime étincelant  
Les bassins d'ombre et les vasques de marbre.

Mais à présent vers la mer ténébreuse  
Quel fourvoisement fait courir ta clarté ?  
Roulant en soi les débris enchantés  
Dans quel enfer s'en va ton onde heureuse ?

La Mer est vaste et sombre. Ses abîmes,  
Hideux abris du soleil ignorés,  
Par les combats des monstres abhorrés  
D'une fureur indicible s'animent !

Et délaissant ses plaines bien aimées,  
A l'Océan, où guette l'Inconnu,  
Ton cours apporte en frémissant tribut  
Sa flamme et sa jeunesse parfumée !

Ici tout te comprend et t'aime, ô Joie  
Des nobles parcs et des heureux vergers ;  
Reste avec nous, disent les orangers,  
Les rêves noirs dans ta clarté se noient !

Reste ! La vague engloutira tes charmes ;  
Son âpre sel va tuer ta douceur ;  
Ton chant si clair, les ressacs agresseurs  
Vont l'étouffer dans leurs grondants vacarmes.

Mais les conseils, que sont-ils à la vie  
Ardente et folle et qu'un rêve enchanté  
Possède. Et l'aveugle fatalité  
T'entraînait vers la vague inassouvie !

## CRÉPUSCULE SYLVESTRE

Quand du zénith en feu, usant de violence,  
Le Soleil s'efforçait de filtrer en ton sein  
Magnanime forêt, tes dômes de silence  
Repoussaient l'Âpre flamme et ses traits assassins.

Mais, maintenant, que l'Astre à tes pieds agonise  
Forêt, ton âme s'ouvre, émue, à ses éclats,  
Et ta verdure est toute imprégnée et s'irise,  
De sa rouge influence et de ses baisers las.

Le clair obscur splendide en tes plis noirs oscille ;  
Et si l'ombre est aux pieds de tes pins, le Soleil  
A fait du peuple aérien de leurs aiguilles,  
Des flammèches d'or fauve autour des troncs vermeils.

L'arôme est plus puissant si les sons diminuent ;  
Les clairs gazouillements des ruisselets sont morts,  
Tout est plus apaisé, plus lent, tout s'atténue ;  
Cependant, des taillis, s'élève un trille encor.

---

Et par cette heure lasse où la vie immobile  
Semble avoir suspendu son élan furieux,  
L'oiseau que lance d'arbre en arbre un vol agile  
Et qu'enlumine l'air pourpre du sang d'un dieu,

Paraît quelque étincelle incarnate qu'allument  
Entre leurs troncs ardents les grands pins embrasés,  
Quelque étincelle ralentie en cette brume,  
Et l'ultime sursaut des essors épuisés !

## ICARE

## I

Il promenait ses mornes rages sur les grèves,  
Et sur les caps tonnants, trempant vers l'infini ;  
Il maudissait les Dieux, il cognait les granits,  
Et son cerveau flambait de formidables rêves  
Aux sinistres péans par l'aquilon hennis.

Dès la prime rougeur de l'aube vagissante  
Jusqu'à la paix du soir, l'île entendait rugir  
Ce prisonnier du sombre Destin, ce martyr,  
Qui rendait de son cri les grottes mugissantes,  
Et donc les rocs étaient lassés de retentir.

Le cachot qui courbait sous sa voûte maudite  
Cette force vivace, était le globe entier ;  
La vaste Terre n'est qu'un baignoir à l'homme altier  
En qui l'ardent désir de l'infini palpite :  
La matière l'étreint et le veut étouffer.

Autrefois la Lumière et l'Esprit n'étaient qu'une  
Splendeur. L'Esprit a chû. Il souffre en notre chair ;  
Mais le Feu resté pur rayonne en l'astre clair ;  
Et tronçon pollué, l'homme plein de rancune,  
S'efforce de rejoindre en vain son vieil éther.

« O Kronos Univers qui tes enfants dévores  
Ma tragique clameur ne peut donc t'émouvoir ?  
O Terre, tu devrais tressaillir à me voir  
Ensanglanter tes rocs du couchant à l'aurore !  
Mère ! n'es-tu qu'un baigne inexorable et noir ?

Car je ne suis pas fait pour l'ombre où je me traîne !  
La comète flamboie aux gouffres étonnés,  
Le nuage bondit par l'astre éperonné ;  
Ils sont libres ! Et moi, leur frère, dans les chaînes  
Je ne puis que ronger mon frein de condamné.

O Géole, si du moins, ton mur était de marbre !  
En faisant de leurs blocs un croulant désarroi,  
J'aurais pu me briser le front sur les parois ;  
Et l'Arc géant de mon Désir lancerait l'Arbre  
De mon corps, pour te fendre ou le broyer sur toi.

Hélas ! ce qui me tient dans l'ombre est impalpable.  
J'ai beau trouer l'azur de fauves hurlements,  
J'ai beau mordre le roc, seul un ricanement  
Grince, où je m'attendais au granit implacable  
Sur qui je me ruais dans mes égarements. »

Il dit et sa voix chut ; seul l'écho des cavernes  
Redit de cap en cap ce tonnerre alarmant,  
Et, sans trêve, en son cœur, renaissait le tourment  
Aux cent têtes toujours, comme l'Hydre de Lerne  
Qui, hors du noir marais, se dresse en écumant.

Tel un roc dans les rocs, son crâne pensif monte ;  
Sa crinière ressemble aux sombre goémons  
Qu'échevèle un courant marin et tout le mont  
Résonne sous les chocs de la mer que démontent  
Les vents râleurs, avec leurs terribles poumons.

Puisqu'il ne peut froisser de ses forces rebelles  
Cet invisible rêt qui l'opresse et le tord  
A la Nature même, il prendra sans remords  
L'arme qui la vaincra. Et bientôt, sur des ailes  
Qu'il ira lui voler, il fendra les cieux d'or.

« Je sortirai vainqueur car j'ai l'Intelligence !  
— Clame-t-il — O Matière accouplée au Hasard,  
L'Esprit c'est le soleil dans votre affreux brouillard ;  
Et je triompherai de votre inconscience,  
Et j'anéantirai votre inerte rempart !

J'irai ! Je secoueraï la cendre meurtrière  
Dont un Dieu veut ternir l'astre qui brûle en moi !  
O Terre monstrueuse où je suis à l'étroit  
Arrête si tu peux mon vol vers la Lumière ! »

## II

Voici qu'un grand vieillard hors d'un chaos de roches  
Surgit soudain sévère et couronné d'airain ;  
Dans les vents furieux il avançait serein,  
Et sa marche opposait superbe à la mer proche  
Sa pourpre s'étalant au sable en plis sans fin.

Il parla ; sa voix grave et ferme, vague immense  
Sur les rudes parois longuement déferla,  
Et ce qui porte nom de sagesse roula  
Par implacables flots de son cœur sans clémence  
Et mieux que l'ouragan les rocs creux ébranla :

« Cesse de blasphémer, malheureux ! Dans la nue,  
Que veulent-ils saisir tes bras démesurés ?  
Ne crains-tu point l'horreur des routes inconnues ?  
Que veux-tu loin des tiens dans l'éther abhorré ?

Le sol robuste et sûr, la Terre maternelle  
Sont faits pour les humains,  
Et le sage Kronos ne créa point les ailes  
Pour la Race au cœur sain.

Car la folie habite au fond des cieux avides  
Le Vent ce possédé, le Nuage éperdu  
Sont les uniques fruits de ce grand crâne vide  
Qu'Hélios chauffe en vain de tous ses feux tendus.



Tourne-toi maintenant et regarde la Terre :  
Vois son beau rêve vert et ses floraisons d'or,  
Bois à son abondance, admire les trésors  
Que prodigue son sein généreux et prospère.

Insensé, tous ces biens t'appartiennent ! Et toi  
Tu n'es point ici bas le prisonnier tragique  
Mais bien l'incontesté, le redoutable roi  
D'un monde magnifique.

Au lieu de contempler ton bien avec bonheur  
Ivre de tes richesses,  
Tu t'en vas gaspiller en songes suborneurs  
L'ardeur de ta jeunesse.

Reviens au sol fécond qui t'offre son flanc d'or  
Où les troupeaux ruminent,  
Où l'homme peine, et puis, insoucieux, s'endort;  
Reviens et prends racine !

Alors s'écouleront tes jours dans son giron,  
Et ta progéniture,  
Conçue avec vigueur conservera ton nom  
Dans l'époque future.

Si le chêne géant peut darder ses rameaux  
Vers le zénith sublime,  
Et saisir les rayons et l'air dans les réseaux  
De ses chantantes cîmes,

C'est qu'il est puissamment ancré dans le sol dur ;  
Que sa racine fore  
D'autant le roc profond que monte dans l'azur  
Son feuillage ignivore.

Fuis l'abîme où la foudre et l'éclair impollu  
Frappent la nuit coupable !  
Icare, Icare, enfant, plus on s'élève et plus  
La chute est effroyable ! »

« Minos, sombre Minos — rugit Icare alors —  
Laisse-moi sur mon cap en face de mes songes !  
Pars ! Cesse de souiller ma lutte et mes efforts  
De conseils odieux et de lâches mensonges.

Un monde nous sépare et tes discours sont vains  
Va-t'en ! Va-t'en brouter ! Retourne à ton étable !  
Va creuser ton sillon coutumier ! Une main  
De ténèbres t'aveugle, un joug pesant t'accable !

Mais moi j'aspire à ma première liberté !  
Pour porter le carcan, je n'ai point fait de crime !  
Je veux briser ma chaîne, entends-tu, bœuf dompté  
Qui ne sens même pas le dur joug qui t'opprime !

On ne matera point le rétif étalon ;  
Je briserai l'entrave et de mes ailes ivres  
Je laisserai, sous moi, ton idéal de plomb.  
Tu végètes, ô Sage, et moi, moi, je veux vivre ! »

C'est ainsi qu'ils parlaient et leurs grondantes voix  
Couvraient tous les fracas sinistres de l'orage ;  
Pourtant, Minos restait serein sous les outrages,  
Drapé dans son orgueil impassible de Roi.

Et puis se détournant dans un geste superbe :  
« Prends garde ! Pour le ciel tu seras un intrus !  
Pauvre égaré ! les Dieux te parlent par mon Verbe ! »  
Il dit, et dans les rocs pensifs il disparut.

## III

Jeune homme, ton courroux méprisa ces paroles  
Et tu tentas un jour le vol libérateur :  
Ce fut un clair matin de lumière et d'ardeur ;  
L'azur et l'eau faisaient une immense corolle  
Où jetais du pollen l'Astre fécondateur.

La mer calme riait. Sa transparence verte  
Se constellait soudain de poissons argentés,  
Et les antres bourrus où filtraient des clartés  
— Jeux du flot reflétés en leurs voûtes désertes —  
Paraissaient s'amollir aux doux sons enchantés.

Toi, prenant ton essor d'un rugueux promontoire,  
D'un radieux élan, tu bondis dans les airs,  
Fier du larcin sacré, tes ailes, deux éclairs  
Dont les battements d'or te valaient la victoire ;  
Et ton cri de bonheur déchira le ciel clair.

« Délivrance ! Soleil ! Je vais boire à ta source !  
Frère, regarde-moi monter, regarde-moi ! »  
Et dans les Infinis s'épanchait ton émoi ;  
Tes ailes cadençaient ta fulgurante course ;  
Le sol n'engluait plus ton élan de sa poix.

L'onde baillait sous toi. Sa lame translucide  
Imprimait au reflet des sous-marins écueils  
Son oscillation. Et des liûs d'algue en deuil  
Posaient leur tache d'encre en l'eau bleue ou viride,  
Tels des présages noirs dans la joie et l'orgueil.

Mais toi tu n'écoutais que ta sublime ivresse.  
Sans même regarder ton ancien séjour  
Tu montais vers le vide avec un fol amour ;  
Et tu livrais ton corps aux perfides caresses  
Des rayons transperçants et du torride jour.

Oh ! qui dira jamais ton immense allégresse !  
Tu te voyais une entité dans l'Infini !  
Tu te saoulais d'aurore et d'éther assaini !  
Ton vol prodigieux plongeait dans la détresse  
De ce gouffre sans fond par ton aile aplani.

Et ton être soudain glacé par l'épouvante  
Sentit l'aile ployer à l'effort de ton bras.  
Horreur ! Elles fondaient ! Immensément, là-bas,  
Sous toi, bâillait le vide. Et dans la mort béante  
Avec un cri d'atroce angoisse, tu tombas !...

Il tomba ! L'âpre mer reçut la chute immense ;  
Et un écueil aigu le retint, qui cloua  
Ce grand cadavre dans le matinal éclat,  
Afin qu'il fut pâture et qu'il fut pestilence,  
Et l'eau sur cette chair frivolement joua.

Alors, toute la faune écaillée et peureuse  
Vint, pour le dépecer, des gouffres les plus bleus ;  
Et vinrent les corbeaux par nuages houleux !  
Et le croassement de cette foule heureuse  
S'unissait à l'ardeur de l'Astre encore haineux.

Les crabes enhardis, vivants morceaux de roche,  
Se détachèrent doucement de sa roideur,  
La carcasse grouilla de leurs flots maraudeurs ;  
Les becs sanglants plongeaient dans les chairs, tels des  
[pioches,  
Et l'air se pollua d'affreuses puanteurs.

Et le flot clair riait devant cette charogne,  
Cet orgueil de jadis, châtié par les Dieux,  
Sachant que s'il voulait, ce blasphème odieux  
Qu'avec peine et lenteur, un peuple affamé rogne,  
Un seul de ses remous l'effacerait des cieux.

Le Rebelle eut-il tort ? Non, malgré ce désastre.  
Et qu'important, ô Dieux, ses os déchiquetés,  
Puisqu'il sut conquérir son rêve illimité,  
Puisqu'il tint dans ses bras le ciel avec les astres  
Et qu'il vécut dans cet instant l'Éternité !

## TRISTESSE AU CRÉPUSCULE

Que le vent de la mer rafraîchisse mes tempes  
Où la honte et la fièvre ont longuement brûlé ;  
Et que mon cœur brisé respire et se retrempe  
    Dans ce repos ailé...

Que les regrets mourants de mon âme s'abîment  
Dans l'immense soupir qu'exhale le flot bleu ;  
Que mon souci pareil à cette pourpre ultime  
    S'efface peu à peu...

O nature ! c'est toi la seule qui caresses  
Mon esprit, du néant des choses convaincu,  
Nature, vaste puits d'innombrables tendresses  
    Pour les heureux, pour les vaincus !

Ah ! quand m'engloutirai-je en la Mort formidable,  
Quand retournera-t-il à toi, mon corps dissous,  
Quand deviendrai-je enfin, cendre parmi tes sables,  
    Os parmi tes cailloux !

## VICTOIRE

Je viens de terrasser le perfide ennemi  
Dont l'attaque imprévue avait surgi de l'ombre,  
Et voilà maintenant qu'il gît sous les décombres  
De son audace et d'un espoir anéanti.

Victoire ! Nul sursaut de surprise ou d'effroi  
Lorsque l'assaut sembla crouler de la nuée,  
Lorsque le guet-apens déclancha sa huée,  
Ne décela mon éphémère désarroi.

Et voilà que me maîtrisant, sur le félon  
Je dirigeai toutes les foudres de mon être ;  
Nul glaive, cependant, qui troue et qui pénètre  
Les chairs, entre mes mains n'alluma son rayon.

Mais je fis mieux que de frapper mon agresseur,  
Car je le dominaï de mes regards terribles  
Qui rivèrent au sol son élan frénétique,  
Comme deux clous d'acier pénétrant dans son cœur !

Pareil à l'iceberg sous un torride éclat  
Son courage fondait sous mes fauves regards !  
Il hésita, il vacilla, muet, hagard !...  
Mon invective alors sur son trouble souffla !

Le Tonnerre, en mon verbe intense retentit  
Par imprévus éclats pleins de force et de flamme ;  
Et, dans cette implacable explosion, l'infâme  
Comme un pauvre roseau sous les vents s'infléchit.

L'ironie en acier, les vérités en fer  
L'avaient annihilé déjà sous leurs orages,  
Et le glaive final dont le frappait ma rage  
Ne fit que pénétrer dans une inerte chair.

Alors le peuple vil et flagorneur de ceux  
Que je confondais par ma flagrante victoire,  
S'en vint auréoler servilement ma gloire  
De louanges et de saluts obséquieux.

La hure monstrueuse et le muflé hideux  
Cachèrent leur rictus de terreur sous la feinte  
D'admirateurs souris. Et de leurs lèvres peintes  
La trace de carmin souilla mes poings nouveaux.

Mais dans les pourpres flots que me lançaient au front  
Les battements d'un cœur ivre de ma victoire,  
La noirceur d'un remords se crispait, vexatoire,  
Comme un signe d'orage en l'or d'un matin blond.



Et mon ciel éclatant fut tout bouleversé  
Par cet affreux nuage qui devint immense ;  
Il était le regret et la réminiscence  
Du sang que mon cruel triomphe avait versé.

Et je n'entendais plus les hourras et les cris ;  
Mais je m'épouvantais devant l'irréparable  
Où ma force venait d'abîmer le coupable,  
Alors qu'il m'implorait des yeux, blême, meurtri.

Plût au Destin que ces vivats étourdissants  
N'eussent point orné mon orgueil de leur nimbe ;  
Et que j'eusse, inconnu, végété dans des limbes,  
Plutôt que m'être fait un renom de ce sang

Et qu'avoir étayé ma gloire sur l'enfer  
De la destruction, des maux et des détresses,  
Comme ces arrogants promontoires qui dressent  
Leur orgueil sur la plainte et la douleur des mers !

Et songeant que j'avais détruit une vigueur  
Qui comme moi voulait, pensait, célébrait un monde  
Sous son crâne brûlant dont la cervelle immonde  
Répandait sur le roc maintenant sa blancheur,

Je haussais des deux mains le glaive pourfendeur  
Et je le fis voler en éclats sur la pierre !  
Et voilà que mes doigts fébriles saccagèrent  
Le laurier qui ceignait mes tempes de vainqueur !

---

Et la face des vils flatteurs reçut l'affront  
Des rameaux effeuillés de leur ancien hommage !  
Et du sabre éclatant que roidissait ma rage  
Mes pieds injurieux foulèrent les tronçons !

Et tout seul maintenant sur ces roches d'effroi  
Avec ma tête inerte et lourde en mes poings raides,  
J'écoutai votre chute lente sur la pierre,  
Larmes du sang versé qui pleuriez mon exploit !

VERSAILLES

## VERSAILLES

Le marbre au sang vermeil est une chair vivante  
Qui cerce une onde morte au reflet de métal.  
Alentour, ennobli de maint clair piédestal,  
Le parterre entremêle aux ors la pourpre ardente.

Dans le crépusculaire azur, les arbres noirs,  
Les arbres éplorés laissent leur chevelures  
Confusément jasper de leurs tresses obscures,  
La balustrade blanche et qui fuit dans le soir.

Tout au fond, le Palais élève un front sans ride ;  
Et sa discrète omniprésence est le témoin  
Muet, de chaque geste et de chaque entretien,  
En ce lieu solennel où sa blancheur préside.

C'est ainsi qu'il distrait son fier isolement,  
Epie au parc désert ce qui encor s'agite,  
Et sait ce qu'au Triton murmura l'Amphitrite,  
Près du bassin plus noir de moment en moment.

Les dernières clartés le précisent dans l'ombre ;  
Alors le Palais semble une incarnation  
De l'esprit qui, si clair, dans sa création,  
Régla l'ordre, arrêta le profil des ifs sombres  
Et prévint dans ses coins les plus mystérieux,  
La pompe symétrique et noble de ce lieu.

LE DÉPART

## NUIT D'AUTOMNE

La lune tisse l'eau soyeuse de la mer  
De ses mille reflets qui luisent et s'effacent ;  
Dans le soir tiède encor le rictus de sa face  
Met une clarté froide et blafarde d'hiver.

Par le ciel floconneux, mélancolique et lente  
Elle glisse derrière un nuage bleui,  
Rebrille dans l'azur serein, puis s'enfouit  
Au frisselis berceur de la vague dolente.

O belles nuits d'été, adieu ! Douces moiteurs,  
Lunes des soirs sereins dont la splendeur magique  
Eclipsait l'astre d'or, ô clartés léthargiques,  
Vous avez disparu comme un rêve enchanteur !

Les sinistres troupeaux qu'éperonne l'orage  
Lune, vont s'efforcer d'étouffer ton feu clair,  
Et tandis qu'il disparaîtra sous les éclairs  
Je me retremperai dans leurs ardeurs sauvages !



Comme de lourds flocons d'argent, de soie et d'ombre,  
En caresses pressés aux flancs des noirs massifs,  
Les essaims des pensers frôlent les tempes sombres  
De mon crâne pensif.

Au gré des vents berceurs, ô décevants Nuages  
Contre les monts bourrus, vous voguez lentement ;  
Et la molle splendeur de vos croulants mirages  
Renaît incessamment.

Et vous roulez toujours, vagabondes Féeries,  
Blancheurs, vomissement éternel de l'azur,  
Tordant nonchalamment vos nudités fleuries  
Dans les espaces purs.

Mais parfois d'un élan prodigieux, cabrées,  
Ne vous gonflez-vous pas en fous bondissements  
Avec le bel essor des voiles où Borée  
S'engouffre éperdument !

Alors c'est un galop d'étalons qui bouillonne ;  
Et leurs crins d'eau croulent en pluie au flanc des monts,  
Et le choc des sabots sur le granit résonne  
En tonnerres profonds ;



Ou quelque vol blafard de lourds oiseaux de brume,  
Dans leur fuite accrochés par un pic orageux,  
Qui l'écrasent des mornes chutes de leurs plumes  
Sous un linceul neigeux !

Mais lorsque les beaux jours ont dissipé les glaces  
Des tragiques pensers et de leur sombre affront ;  
Quand l'azur a chassé les ténébreuses masses  
Qui te hantaient, mon front,

O Cime, on te revoit plus hautaine et plus fière !  
Car ils ne vaincront pas, érigée en granit,  
Ta résolution immuable et première  
D'atteindre le zénith !

## PAROLES DE L'ORIENT

La Vie est belle ! Arrière, ô Frimas, ô Ténèbres,  
Brumes du désespoir et glaces de l'effroi !  
L'irrésistible sang qui nourrit mes vertèbres,  
De son flux rouge emplit les veines du ciel froid.

Dans les steppes de nuit je suis l'arbre Lumière !  
Mon ombrage est un ruissellement de splendeur ;  
Les nuages incandescents sont ma crinière  
En flammes d'or sur l'aube pâle et sa candeur.

Entre mes rais cruels, ces ardentes ramures,  
Je vais dissoudre, ô Nuit, ton ténébreux affront !  
Et mon feu t'a déjà marqué de ses brûlures  
En stigmates astrals par milliers sur ton front.

J'ébranlerai du flot de ma clarté vivante  
Les cloisons de noirceur et les amas blafards ;  
Et leurs derniers haillons de brume et d'épouvante  
Fondront en pleurs d'aiguail sous mon divin regard !

Mais toutes ces splendeurs ne sont point pour la pâle  
Engéance des vaincus, des lâches, des tremblants !  
O découragement, hydre hécatoncéphale !  
Je foudroierai ton mal sans cesse renaissant.

Voilà que ma sainte fureur saisit dans l'ombre  
Les globes éperdus avec ses serres d'or,  
Et travestit leurs blocs de boue et de décombres  
En autant de soleils pleins d'aveuglants transports !

Comme un phallus géant que gonflent d'âcres sèves,  
Plein de force et de feu, j'éclate véhément ;  
Et je féconderai l'univers et mes glaives  
Iront éperonner les mondes naviguants !

Et le roc du Soleil que ma fronde aurorale  
Lance en vain chaque jour contre le ciel de plomb,  
Finira par briser sa voûte sépulcrale !  
Et rien ne restera de l'odieux Plafond !

## PYRRHUS

Sombre buccinateur qui dessines ta forme  
Sur les cieux purpurins,  
Embouche ton clairon et de ton souffle énorme  
Tords son boyau d'airain.

Unis dans ta fanfare aux délires tragiques  
Les plus superbes cris  
Que peuvent exhaler nos grands monts héroïques  
Dans de l'orgueil pétris !

Car la flaque de pourpre, au couchant, c'est la gloire  
Et le reflet du sang  
Qu'à notre âpre bravoure a coûté la victoire  
En ces lugubres champs.

Pour qu'à ce sol désert et ces landes farouches  
Epire, ô roc natal,  
Ton nom avec terreur soit redit par les bouches  
De l'Apennin fatal,

Tes fils comme la foudre errant sur tes pics rudes  
Se sont précipités,  
Dans les flots de leur sang noyant la multitude  
De l'ennemi dompté.

Tu ne les verras plus, Patrie, ô grande veuve,  
Tes montagnards d'acier  
Refluer vers tes monts en victorieux fleuve  
Et coiffés du laurier !

Tes beaux champs périront en bruyères désertes ;  
Et plus d'un laboureur  
Cessera de venir goûter aux larmes vertes  
De l'olivier en pleurs.

Il ne gémera plus ton sein sous la blessure  
Aimante du soc clair !  
Echo pleure les chants des voix belles et dures  
Dont résonnaient nos airs ;

Et redis en des soirs de charnelles détresses  
Aux femmes des hameaux,  
Dont se tordra le corps au fond de l'ombre épaisse  
D'un désirant sanglot,

Lorsque leur dent mordra leur solitaire couche,  
Redis le loup d'hiver  
Hurlant sur les os broyés des guerriers farouches  
Que réclame leur chair !

O Mère, ils ont péri et ton sol en est vide !  
Exsangue est ta grandeur ;  
Mais qu'importe, puisque sous ton talon solide  
Le perfide agresseur,

Le terrible serpent qui te tendait ses pièges  
Est mort en se tordant,  
Et que tu as tranché les rêts de ses manèges  
D'un sacrifice ardent !

Ne te lamente pas, mais bombe nos cuirasses  
Du flux de ton ardeur ;  
Et nous marcherons tous sur leurs vaillantes traces  
Nous, les débris vainqueurs.

Car je continuerai cette route de gloire  
De triomphe et de mort,  
Qu'à l'heure où je partis m'indiqua la victoire  
Et me traça le sort.

Comme un fleuve vélocé, impétueux prodige,  
Qui tombant des glaciers,  
Précipite par bonds son liquide vertige  
Et de son flot d'acier,

Avec une vitesse incessamment accrue  
Déchire les monts noirs,  
Indifférent au gouffre où sa course éperdue  
Se noiera sans espoir,

Ainsi, sans redouter l'inéluctable abîme  
Où ma route conduit  
Vers ton apothéose, ô Trépas magnanime  
Je me lance ébloui.

Et lorsque mon armée, à force de victoires  
Fondue en ossements,  
Verra clore à jamais sa radieuse histoire  
Sous les noirs firmaments,

L'âpre buccinateur alors, vestige ultime  
De mon peuple géant,  
Pour la dernière fois vers le muet abîme  
Lancera son Péan !

Les soleils mourants ont de ces rayons suprêmes ;  
Et je veux qu'à ce cri,  
Les parois du clairon gonflé, vers le ciel blême  
Eclatent en débris :

Echardes de splendeur dans les nuits incrustées,  
Témoignage éclatant,  
Et souvenir astral de la folle Epopée  
Dans le Léthé du Temps !

## L'ÉTOILÉ

Au grand ciel étoilé par un soir enivrant  
J'ai dédié mon âme,  
A l'heure où l'aiguillon des Sirius vibrants  
Dispersait loin de moi une langueur infâme.

Et j'ai dit : « O sereine et sombre profondeur  
Que des soleils constellent,  
Dans ce cœur périssable allume les ferveurs  
D'une extase immortelle !

D'une sauvage ardeur subitement imbu,  
Que je m'élève aux astres,  
Transformant en degrés vers ce suprême but  
La mort et les désastres !

Hors des chagrins, hors des laideurs, vers la clarté  
De tes gouffres sublimes,  
Plus haut, toujours plus haut parmi les puretés  
Profondes de l'abîme !



ais si ma force me trahit, ô vaste Ciel,  
Si je fléchis en route  
Sous les fureurs de l'âme ou sous le faix charnel,  
Que, de ta sombre voûte,

Quelque pa<sup>r</sup> onstellé, plein d'un souffle de mort  
Dans la nocturne extase,  
Tel un sinistre bloc hérissé de clous d'or,  
Se détache et m'écrase ! »

## TABLE

---

	Pages
<i>Aube défunte</i> . . . . .	7
<i>Fresque</i> . . . . .	8
<i>Paysage d'âme</i> . . . . .	10
<i>Matin</i> . . . . .	12
<i>Colonnes géantes</i> . . . . .	13
<i>Crépuscule</i> . . . . .	16
<i>« Nuages légers dans le ciel profond »</i>	17
<i>Enthousiasme</i> . . . . .	18
<i>L'île</i> . . . . .	21
<i>Dans le vague des rêves</i> . . . . .	22
<i>L'Ode suprême</i> . . . . .	24
<i>La Musique</i> . . . . .	25
<i>« C'est lui qui s'en allait vers les lointains sauvages ».</i>	27
<i>Les mélodies de la Lune.</i> . . . .	29
<i>Nuages</i> . . . . .	31
<i>« Tu medis : « L'oiseau chante et l'azur en palpite » ».</i>	33
<i>Aurore</i> . . . . .	35
<i>Le Port</i> . . . . .	36
<i>Couchant d'été.</i> . . . .	39

TABLE

	Pages
<i>Maître.</i> . . . . .	40
<i>Les Cavernes abandonnées</i> . . . . .	43
« <i>Le sommeil du matin lourd de rêves étranges</i> » . . . . .	45
<i>Le Soleil.</i> . . . . .	46
<i>Borée.</i> . . . . .	47
<i>Terre d'exil.</i> . . . . .	48
<i>Le Temple.</i> . . . . .	51
<i>Le sein bleu de la nuit.</i> . . . . .	52
<i>Exhortation.</i> . . . . .	54
<i>Crépuscule sylvestre.</i> . . . . .	56
<i>Iceberg.</i> . . . . .	58
<i>Tristesse au crépuscule.</i> . . . . .	67
<i>Victoire.</i> . . . . .	68
VERSAILLES	
<i>Versailles.</i> . . . . .	75
LE DÉPART	
<i>Nuit d'automne.</i> . . . . .	79
« <i>Comme de lourds flocons</i> » . . . . .	80
<i>Paroles de l'Orient.</i> . . . . .	82
<i>Pyrrhus.</i> . . . . .	84
<i>L'Etoilé.</i> . . . . .	88

LES POÈMES DE L'ÉGÉE, PAR ALEXANDRE  
EMBRICOS, ONT ÉTÉ FINI D'IMPRIMER PAR  
CH. BÉDU, A ST-AMAND, POUR L'ÉDITEUR  
FIGUIÈRE, LE VINGT OCTOBRE MIL NEUF  
CENT VINGT-DEUX.

